



de Caulincourt

· Etrange époque, où l'on vit un jour sept rois, perdus dans la foule des courtisans, attendre dans un salon le moment de saluer l'empereur ; où le manteau de l'impératrice, au moment de son mariage, était porté par quatre reines !

L'empereur résumait en sa personne les manières de sa cour, parce qu'il était à la fois un composé de grandeur et de petitesse, de dignité et d'inconvenance : il procédait toujours par questions, interrogeant les hommes spéciaux sur les branches des connaissances qui leur étaient familières.

Bien différent de Louis XIV, qui ne parlait jamais à une femme, quelle que fût sa condition, autrement que la tête découverte, il affectait envers les dames de la cour une brusquerie et une impolitesse très-décevantes ; souvent même il déconcertait la ruse de celles qui espéraient obtenir de lui quelques marques d'attention. A une dame qui lui avait demandé quelle femme il aimait le mieux, il répondit avec à-propos : « Celle qui a le plus d'enfants. »

Envers une autre d'une très-haute distinction, il fut moins heureux, et se hasarda à lui dire : « Vous avez des cheveux roux ! — C'est

la première fois qu'un homme me le fait remarquer, » répondit madame de Chevreuse, car c'était elle.

Il n'aimait pas qu'une femme se hasardât à sortir des occupations de son sexe et à se mêler des causeries politiques. Un jour qu'il rencontra madame de Staël dans un salon, il ne lui fit d'autre question que celle-ci : « Savez-vous coudre ? »

Napoléon aimait la chasse, comme une image de la guerre. Sa chasse, à quelques particularités près inutiles ou ridicules, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI et ne lui coûtait annuellement, assurait-il, que quatre cent mille francs, tandis qu'elle revenait au roi à sept millions.

Il en était de même de la table. L'ordre et la sévérité de Duroc, grand-maréchal du palais, qu'il avait fait duc de Frioul, avaient amené sur ce point de nombreuses améliorations. Les châteaux de l'empereur renfermaient près de quarante millions de mobilier et quatre millions de vaisselle ; les écuries coûtaient trois millions, et le service des pages entraînait de fortes dépenses. Napoléon s'entoura de grands officiers de la couronne ; il se composa une nombreuse maison d'honneur en chambellans, écuyers et pages ; il les prit, selon sa coutume, et parmi les personnes nouvelles que la révolution avait élevées, et dans les familles anciennes qu'elle avait dépouillées. Les premiers se considéraient sur un terrain qu'ils croyaient conquis, les autres sur un terrain qu'ils croyaient recouvrer.

L'empereur aimait les représentations théâtrales. Le célèbre tragédien Talma avait le privilège d'être admis dans son intimité. On assure que Napoléon prenait de cet ardeur des leçons de pose et de débit. Ce bruit, que la malveillance a propagé, n'est peut-être pas fondé.

Sous le consulat on donnait des fêtes à la Malmaison et l'on y jouait la comédie. Les acteurs ordinaires étaient Hortense, depuis reine de Hollande, Caroline Bonaparte, depuis reine de Naples, Eugène Beauharnais, Bourrienne et Didelot.

Napoléon, qui aimait les tragédies grecques, avait eu la pensée de faire représenter sur le théâtre de St-Cloud *l'Œdipe* de Sophocle, traduit avec une fidélité scrupuleuse et en conservant avec le même soin les chœurs et les costumes. On ne sait pourquoi cette idée ne fut point mise à exécution.

Son éducation littéraire avait été fort négligée, et le tumulte des camps n'avait point suppléé, sous ce rapport, au vide de l'instruction.

Néanmoins il jugeait d'instinct et souvent avec une intention vraie des œuvres de génie. Comme Alexandre, il affectionnait Homère : son admiration pour Corneille était sincère.

— S'il eût vécu de mon temps, disait-il, j'en aurais fait un prince.

Il ne comprenait de Racine que *Mithridate* et *Athalie* : pour Voltaire, il le dédaignait et ne pouvait souffrir qu'on en fit l'éloge ; il éprouvait le même sentiment de répulsion pour Rousseau, et généralement pour toute l'école philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Comme il avait lu, dans sa jeunesse, les poèmes d'Ossian, traduits par Macpherson, il avait gardé de cette étude une impression très-favorable à ce genre de poésie : dans sa pensée il élevait le fils de Fingal, l'aveugle barde du III<sup>e</sup> siècle, au niveau du chantre d'Achille. Au nombre des pièces de théâtres jouées de son temps et qui avaient le don de lui plaire, on citait en première ligne la tragédie d'*Hector*, de Luce de Lancival ; on a dit qu'il en avait lui-même donné le plan et composé plusieurs scènes. Avant les événements de 1792, Napoléon avait essayé d'écrire quelques ouvrages, mais ces tentatives n'avaient point été heureuses.

On a conservé de lui un manuscrit de l'histoire de la Corse, œuvre d'un adolescent, et dont aucun homme de goût ne supporterait la lecture.

Pendant que l'illustre Cuvier, et avec lui, dans diverses sphères, Carnot, Monge, Lagrange, Laplace, Delambre, Lalande, Chaptal, Biot, Berthollet, Vauquelin, Haüy, Gay-Lussac, Thénard, Portal, Bichat, de Sacy, de Jussieu, Lamarck, Lacépède, Geoffroy Saint-Hilaire, Millin, Gail, Malte-Brun, et d'autres dont l'énumération serait trop longue, reculaient par leurs investigations et leurs travaux la limite des connaissances scientifiques ; pendant que David, Gros, Girodet, Visconti, Gérard, Houdon, Chaudet, Lemot, ajoutaient aux titres de la peinture et de la statuaire françaises ; que Chérubini, Gretry, Méhul, Gossec, Delayrac et d'autres artistes multipliaient en quelque sorte la puissance de l'harmonie musicale, la littérature contribuait, pour sa part, mais faiblement, à étendre au dehors le nom et la popularité de la France.

Parmi les hommes qui se firent à cette époque une renommée dans les lettres, un petit nombre, sans doute, surnagera sur l'abîme où vont s'engloutir l'une après l'autre les réputations que la mode

ou l'engouement d'un jour parvient à élever ; on peut surprendre la religion des masses, l'admiration de ses contemporains, mais cette usurpation n'aura qu'une courte durée, et les générations suivantes reviseront des brevets de gloire trop facilement décernés au bruit des applaudissements de la foule.

Le bruit des armes couvrait, au temps de l'empire, les chants des poètes, et, à dire vrai, on y gagnait. Non qu'il n'y eût aucun homme de mérite qui attachât son nom aux œuvres de cette littérature ; le dix-huitième siècle lui avait légué Delille et Ducis, et ces deux noms doivent être sauvés de l'oubli ; près d'eux, quoique dans un ordre inférieur, nous inscrirons ceux de Legouvé, d'Esménard, de Paiseval de Grand-Maison, de Berchoux, de Chenedollé, de Baur-Lormian, de Campenon et de Laya : alors venait de s'éteindre le poète Lebrun, lyrique à enthousiasme factice, et qui laisse le cœur froid et l'âme vide ; Chénier, l'ancien conventionnel, lui avait survécu de trois ans ; c'était un homme d'un talent correct et vigoureux ; Napoléon le haïssait parce qu'il était demeuré fidèle à la république ; Fontanes écrivait avec une élégance remarquable de doucereuses élégies et des poèmes didactiques ; Andrieux contait avec une bonhomie pleine de charme ; Millevoye, encore adolescent, révélait dans quelques pièces éparses le sentiment de la véritable poésie ; Michaud chantait le *Printemps d'un proscrit* ; Luce de Lancival, Raynouard, Alexandre Duval, Etienne, Picard, ajoutaient quelques fleurons à la couronne dramatique de la France ; Népomucène Lemercier jetait son drame de *Pinto* comme un défi à la vieille école aristotélique, et cette tentative, pour avoir devancé l'heure, demeurait vaine et inféconde : Lemercier était d'ailleurs un de ces génies libres et fiers qui n'avaient point fléchi sous l'ascendant de Napoléon et qui se réfugiaient, comme Chénier, Ducis et Delille, dans une indépendance dédaigneuse des grâces du maître et des honteuses pensions de Fouché.

Les prosateurs formeraient une cohorte trop nombreuse pour qu'il nous fût possible de la passer en revue ; citons à la hâte l'auteur de *Paul et Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre, les deux Lacretelle, unis par l'amitié et rivaux en politique ; le cardinal Maury, dont l'histoire avait commencé par l'éloquence et la fidélité, et se terminait, sur le siège archiepiscopal de Paris, par l'obscurité et la félonie ; Suard,

publiciste distingué ; E. de Jouy, observateur sans portée et imitateur stérile d'Addison ; Ginguené, littérateur formé de l'image de Voltaire ; Nodier, qui s'essayait encore ; Dureau de la Malle, savant modeste et laborieux ; madame Cottin, dépourvue de style, mais non de grâces et d'intérêt ; madame de Genlis, Rœderer, Sièyes, Merlin, Mazet, Bigot de Préameneu, Cambacérès, Portalis, Lanjuinais, Régnault de Saint-Jean-d'Angely, Naigeon, François de Neufchâteau et Daru, le premier, littérateur fade et prétentieux, l'autre, historien érudit et traducteur élégant d'Horace : Volney et Dupuis, M. de Bonald, M<sup>e</sup> de Staël et l'illustre Chateaubriand.

---

## CHAPITRE XXXXI

---

# Campagne de Russie

## Bataille de Smolensk.

Le 20 mars 1811, date déjà signalée par le meurtre du duc d'Enghien, et que nous ne tarderons pas à voir reparaître plus significative encore, le canon des Invalides annonça au peuple la naissance du fils de Napoléon. L'héritier présomptif du nouvel empire d'Occident reçut au berceau le titre fastueux de roi de Rome, que nul n'avait porté depuis l'exil de Tarquin le Superbe. Il fallait nommer aux évêchés vacants : toute communication étant interdite entre les sujets de l'empereur et le pape, Napoléon demanda à son comité ecclésiastique quel était le moyen de donner l'institution canonique aux évêques, en se passant du consentement du souverain pontife.

Il lui fut répondu que l'Eglise de France devait pourvoir à sa conservation. En conséquence, Napoléon résolut d'assembler un concile composé de tous les évêques de l'empire et du royaume d'Italie; ses volontés furent accomplies, et le concile se réunit à Paris, sous la présidence du cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle de l'empereur.

On attendait avec inquiétude le parti que prendrait ce prince de l'Eglise, uni de si près à la famille et à l'ambition de Napoléon. Mais, dès la première séance, le cardinal Fesch s'honora par un acte de fidélité et de courage : il se leva, et prononça à haute voix le serment prescrit par la bulle de Pie IV, du mois de novembre 1564, et qui commence par ces mots :

« Je jure et promets une véritable obéissance au pontife romain. »

Ce concile députa plusieurs prélats à Pie VII, et ils obtinrent quelques concessions. Le concile avait prétendu décider que les évêchés et les archevêchés ne seraient pas vacants plus d'un an ; que six mois après la demande de l'institution faite au pape, s'il n'y avait pas consenti, le métropolitain, et en son absence le plus ancien évêque de la province ecclésiastique, procéderait à l'institution de l'évêque nommé. Six évêques, sur la complaisance desquels Napoléon comptait, se rendirent à Savone pour soumettre ce projet de décret au pape.

Contre toute attente, le saint-père circonvenu, trompé par de faux rapports ou sentant son courage affaibli par la maladie, donna le bref qu'on réclamait de lui ; mais cette approbation ne termina pas les difficultés.

Napoléon ne s'en montra pas satisfait ; il voulait davantage ; surtout il lui fallait un prétexte pour prolonger la captivité du pape. Dans le but d'aggraver encore la pénible situation de l'auguste vieillard et de lui arracher de nouvelles concessions, il le fit enlever, le 10 juin 1812, et le fit conduire, quoique malade et souffrant, à travers les Alpes, jusqu'à Fontainebleau, sa nouvelle prison. Alors il fut permis aux cardinaux qui étaient demeurés à Paris et n'avaient point encouru l'honorable disgrâce de Napoléon, de se rendre auprès du saint-père, et d'ouvrir avec lui de nouvelles conférences.

Soit crainte de malheurs plus grands, soit abandon des droits de l'Eglise, ils travaillèrent à déterminer le pape à céder sur tout ce

que lui demanderait l'empereur. Leurs discours ne faisaient que trop d'impression sur un vieillard abattu déjà par tant d'humiliations et tant de violences ; toutefois les cardinaux demeurèrent longtemps sans rien obtenir.

Mais l'empereur poursuivait alors des projets aussi démesurés que son orgueil.

La Péninsule était toujours en feu. Les cortès de la monarchie espagnole, rassemblées sur le rocher de Cadix, bravaient la puissance de Napoléon et appelaient aux armes tous les peuples du continent.

L'armée française, après avoir une seconde fois occupé le Portugal, se retirait devant Wellington : le Fabius anglais était venu à bout de lasser l'impétuosité de Masséna ; celui-ci, malheureux pour la première fois, céda son commandement à Marmont.

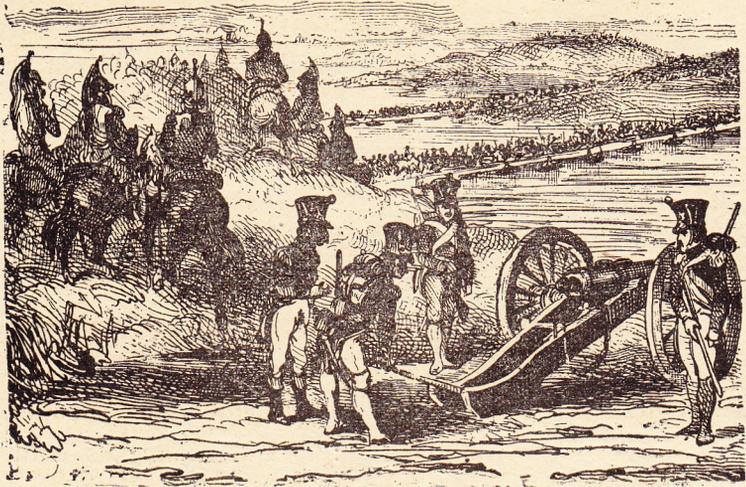
Pendant Suchet emporta Tarragone, après cinq assauts et deux mois de siège ; cet avantage signalé lui valut le bâton de maréchal. Pour témoigner sa reconnaissance à l'empereur, Suchet gagna la bataille de Sagonte, puis il enleva le camp retranché de Quarte et l'importante place de Valence.

Napoléon lui conféra le titre de duc d'Albuféra et dota l'armée d'Aragon, qui s'était montrée digne de son chef, d'un grand nombre de domaines conquis, évalués à deux cents millions (1812).

Le duché d'Oldenbourg avait été réuni sans coup férir à l'empire ; Napoléon créa ensuite un département de la Lippe, dont Munster fut déclaré capitale, et qui menaça l'existence du royaume de Westphalie.

Le 27 janvier, une armée française commandée par Davoust envahit la Poméranie suédoise sans déclaration de guerre, et le général Friand prit possession de ce pays au nom de la France.

La vieille, un décret impérial avait adjoint la Catalogne à l'empire et divisé le territoire espagnol, jusqu'à l'Ebre, en quatre nouveaux départements français. Charlemagne n'avait pas dépassé l'Ebre, mais sa domination s'était étendue jusqu'à ce fleuve. Napoléon ne voulut pas rester en arrière : quelques jours après, des traités d'alliance offensive et défensive furent par lui signés avec la Prusse et l'Autriche ; Alexandre de Russie, pour balancer l'effet de ces conventions menaçantes, s'unit à son tour à la Suède et rouvrit ses ports



au commerce anglais.

Les liens étaient enfin officiellement rompus entre la France et la Russie ; de part et d'autre on se préparait à la guerre, et le monde, déjà saisi d'étonnement à la vue de la résistance du peuple espagnol, attendait avec effroi le moment où s'entre-choqueraient les deux colosses d'Orient et d'Occident.

Qui rompit le premier, de Napoléon ou d'Alexandre ? une exacte appréciation des faits ne permet pas de douter que les deux empereurs n'aient également désiré la guerre : Napoléon pour consolider sa puissance, Alexandre pour se soustraire, lui et ses peuples, aux insupportables exigences que leur imposait le système continental.

Tous deux, cependant, évitaient avec le plus grand soin de prendre l'initiative des hostilités : aucun d'eux, du moins en apparence, et pour donner à sa cause un vernis de justice, ne voulait paraître l'agresseur

Aussi, dès l'année 1811, Alexandre et Napoléon eurent-ils recours à des semblants de négociations dont l'issue fut et devait être stériles. Dans cette lutte de ruse et d'astucieuse diplomatie, l'avantage demeura à Alexandre : son envoyé, M. de Czernischeff, parvint à corrompre un employé des bureaux de la guerre, qui lui livra les états de situation des troupes de France ; ce malheureux se nommait Michel, et paya de sa tête sa trahison.

Alexandre réussit ensuite à mettre la Turquie dans ses intérêts. Resserrée entre la Russie et l'empire français, la Turquie était



demeurée, depuis 1806, et grâce aux habiles démarches du général Sébastiani, en état de guerre ouverte contre le czar.

Alexandre parvint à lui faire concevoir des inquiétudes sur l'avenir que lui réservait l'ambition de Napoléon, et la Turquie, au lieu de se rallier à la France et de l'aider à enchaîner la puissance de l'ennemi commun de l'Europe, consentit à signer avec la Russie la paix inopportune et impolitique de Bucharest.

Ainsi Alexandre avait détaché de la cause de son rival la Suède et la Turquie, et, du nord au midi, les armées françaises se trouvaient menacées sur leurs ailes avant même d'avoir ouvert la campagne.

Les États-Unis déclarèrent la guerre à l'Angleterre : ce fut pour Napoléon une diversion heureuse, mais les événements ne lui permirent pas d'en recueillir le fruit.

On négocia jusqu'au dernier moment sans avoir d'autre envie que celle d'en venir aux armes. Alexandre réclamait une indemnité en faveur du duc d'Oldenbourg, son parent, injustement dépouillé par Napoléon ; il exigeait que ces armées évacuassent l'Espagne et la Prusse, et se repliassent derrière le Rhin. Vainqueur, il n'aurait pas demandé davantage.

Napoléon, de son côté, ne voulait rien céder ; il insistait au contraire, pour que la Russie subît dans toute sa rigueur le système imaginé contre la Grande-Bretagne.

Aucune de ces prétentions n'était acceptable ; la Russie avait raison de ne plus consentir à un régime de blocus maritime qui ruinait ses peuples, et Napoléon ne pouvait abandonner l'Espagne sans appeler sur les Pyrénées les armées de lord Wellington.

Enfin, s'il eût retiré ses soldats de la Prusse et renoncé aux nouveaux départements situés entre le Rhin et l'Elbe, ces contrées auraient été envahies par des influences hostiles et par les marchandises anglaises, et c'en eût été fait de la prépondérance européenne, comme aussi de la politique contre l'Angleterre. Napoléon ne devait point abdiquer ainsi en pure perte les conséquences prochaines de sept ans d'efforts et de sacrifices.

L'empereur soumit alors à la sanction du sénat un projet de loi qui divisait en trois bans la garde nationale ; le premier comprenait les hommes de vingt à vingt-six ans, le second, les hommes de vingt-six à quarante, le troisième, les hommes de quarante à soixante.

Dès que ce sénatus-consulte eut partagé le peuple français en trois réserves, les préparatifs de guerre furent poursuivis avec une activité inouïe sur toute la surface de l'empire.

Mais Napoléon, avant de se lancer en aveugle dans cette gigantesque lutte, veut tenir à Dresde une cour plénière de rois. Le voilà donc qui s'avance vers cette capitale de la Saxe, suivi de l'impératrice, la fille des Césars, et traînant à sa suite la plupart des armées et des souverains de l'Europe.

Jamais, depuis les siècles de Gengis-Khan et de Timour, un homme ne s'est trouvé placé si haut en domination et en gloire : chacun des rois et des princes alliés ou vassaux qu'il rassemble dans son palais rivalise de soumission et de servitude ; le roi de Prusse, qui n'attend d'ailleurs qu'un moment propice pour se révolter, s'humilie jusqu'à offrir son fils aîné pour servir d'aide-de-camp à Napoléon ; mais l'empereur, satisfait de cet hommage imprévu, refuse de l'accepter.

Un autre jour, on le voit traverser le palais de Dresde escorté de l'empereur d'Autriche et des rois de l'Allemagne, et pendant que toutes ces têtes royales sont découvertes, lui seul a gardé sur son front ce petit chapeau tant connu.

« Et de ses pieds on peut voir la poussière  
« Empreinte encor sur le bandeau des rois !... »

Ce n'était pas une vaine satisfaction d'amour-propre que cherchait Napoléon dans cette convocation de vassaux couronnés. Conservant jusqu'au dernier moment l'espoir d'éviter la guerre, il s'imaginait par cet appareil d'une formidable coalition imposer au czar et le ramener par l'exemple de tant de rois à des sentiments pacifiques. C'était pour ainsi dire une fête menaçante, un solennel avertissement.

Mais Alexandre savait mieux que Napoléon quel était le mérite de ces alliances, quelle était la sincérité de ces hommages.

Vainnement le comte de Narbonne envoyé à Wilna chercha-t-il à renouer les négociations : Alexandre resta froid et inflexible.

Vainement Lauriston dépêché après lui, fit-il les mêmes démarches : il ne put même obtenir une entrevue. L'Empereur apprenait en même temps que le gouvernement russe avait donné communication aux divers cabinets de l'ultimatum signifié par Kourakin : il sentit qu'il était temps de se rapprocher de son armée.

Au moment de son départ, les rapports de la marine lui ayant fait connaître qu'une croisière anglaise s'était établie devant Gênes, il craignit qu'on ne projetât l'évasion du pape et décida qu'il serait transféré à Fontainebleau.

Cet ordre s'exécuta sans difficulté : le 20 juin, le souverain pontife arriva dans cette résidence impériale accompagné de l'archevêque d'Esse, et y fut reçu avec tous les honneurs dus à sa dignité.

Durant ces mêmes entrefaites, un nouvel échec diplomatique aggravait les difficultés de la guerre. Andréossy envoyé comme ambassadeur à Constantinople pour surveiller et empêcher les négociations de Bucharest, attendait vainement à Laybach qu'on lui expédiât le firman du grand-seigneur ; lorsqu'il le reçut, il était déjà trop tard.

L'or et les intrigues de l'Angleterre avaient produit leur effet. Kutusof en outre avait montré aux négociateurs turcs une prétendue lettre de Napoléon au czar, dans laquelle était proposé le partage de la Turquie. Trompés ou feignant de l'être, ils signèrent le 28 mai le traité de Bucharest : la Porte perdait pour toujours l'occasion de reprendre aux Russes les provinces dont elle était dépossédée.

Le lendemain, 29 mai, la Russie publiait l'ouverture de ses ports à toutes les nations. Le même jour Napoléon partait pour l'armée,

L'Impératrice restée à Dresde se rendit peu après à Prague où elle fut reçue avec éclat par l'empereur et l'impératrice d'Autriche. Près d'un mois se passa en fêtes et en réjouissances.

Pour Napoléon, les fêtes ont fini, et de ce jour commencent les plus rudes travaux de sa vie : ils n'auront plus d'autre terme que celui de son règne. Le 20 juin, il entre en Pologne ; le 2 juin, il est à Thorn où l'attendent plusieurs chefs de l'armée, le roi de Westphalie, le prince Eugène et les directeurs des principaux services. Là il dirige les premiers mouvements de son armée vers les points de passage et d'attaque qu'il a lui-même choisis.

Le 7, il est à Dantzic, où il rencontre Murat mécontent de n'avoir pas été admis à la réunion des rois à Dresde. Le 12, sur la grande route de Königsberg à Marienbourg, il passe en revue le beau corps du maréchal Davoust, fors de soixante-dix mille combattants éprouvés.

Le 18, à Insterbourg, il se trouve au milieu de deux cent mille hommes qui y arrivent à la fois par quatre chemins différents. Les rives de la Prégel sont couvertes de vivres : on les fait distribuer aux soldats pour gagner le Niémen et Wilna.

Le 19, à Gumbinen, on apprend le refus des passeports demandés par Lauriston. A cette nouvelle, Napoléon s'écrie :

— Les vaincus prennent le ton des vainqueurs ! La fatalité les entraîne ; que les destinées s'accomplissent !

Deux jours sont consacrés à mettre en règle toutes les affaires intérieures et extérieures de l'Empire, et le 22, du quartier impérial de Wilkowsiki émane la proclamation suivante :

« SOLDATS,

« La seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments : elle ne veut donner aucune explication de cette étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité ! ses destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés ? Ne sommes-nous plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant ; passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse

aux armes françaises comme la première ; mais la paix que nous coucluerons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

L'ancienne Russie, limitée long-temps au territoire de Moscou, ne figurait pas, avant le XVII<sup>e</sup> siècle, parmi les puissances européennes. Ses premières guerres, ses premiers triomphes lui avaient soumis les peuplades de race tartare qui la séparaient de l'Asie et de la Mer-Glaciaie ; puis, assurée par derrière, elle s'était portée en avant ; et telle avait été la rapidité de sa marche et l'immensité de ses conquêtes, qu'elle avait acquis dans la diplomatie de l'occident une prépondérance qui menaçait de se changer en suprématie.

En 1812, la France seule était assez forte pour arrêter le torrent envahisseur, et la France s'avavançait pour le réfouler vers sa source. Mais avant d'atteindre le pays moscovite, il fallait franchir une immense ceinture de provinces conquises qui, après avoir été la proie de la Russie, lui servaient alors de remparts.

Sur une étendue de plus de quatre cents lieues, elle offre aux coups de l'invasion les pays qui furent ses dernières victimes et qui doivent être ses premiers défenseurs.

C'est la Crimée, arrachée par Catherine à la décrépitude des Ottomans ; c'est la fertile Ukraine enlevée aux tribus errantes des Cosaques ; c'est le littoral de la mer Baltique usurpé sur les Suédois, et enfin la Pologne toujours impatiente du joug, toujours prête à fournir des auxiliaires à l'envahisseur.

Une fois ces pays franchis, les difficultés deviennent encore plus grandes. Au cœur de l'empire, de larges fleuves, des lacs, des marais, des forêts impénétrables, de vastes solitudes.

Point de ces grandes villes qui dans l'occident alimentent une armée ennemie, peu de routes, pas d'industrie, partant pas de ressources, un climat meurtrier, brûlant en été, horrible en hiver, une population à demi-sauvage, cruelle pour l'étranger, servile devant ses maîtres, enfin un gouvernement impitoyable, prêt à tout sacrifier pour les besoins de la défense, commandant l'incendie et la dévastation, détruisant les villes pour ne pas laisser un abri à l'ennemi qui s'avance, et quand il ne peut lui opposer des armées, arrêtant ses pas par des ruines.

Si la Suède et la Turquie eussent accepté l'alliance que leur commandait la politique, le front attaquant eut embrassé de la mer Baltique aux confins de la Moldavie une étendue de deux cents lieues.

Mais dans l'état des choses, le théâtre de la guerre se trouvait considérablement retréci, et la partie la plus accessible étant le cours du Niémen, ce fleuve devenait nécessairement la base des opérations pour l'attaque comme pour la défense.

Avant Grodno et après Kowno, le Niémen coule vers l'ouest ; mais entre ces deux villes il se dirige vers le nord. C'est dans cet intervalle qu'il présentait un obstacle à la marche des français.

Là aussi il est traversé par les grandes communications entre l'Allemagne et la Russie ; les chaussées de Kœnigberg et de Varsovie à Pétersbourg et à Moscou, se croisent à Wilna, non loin du sommet de l'angle que forme le cours du fleuve. Wilna devait donc être le centre des forces de l'ennemi.

En effet, le czar s'y trouvait avec son ministre de la guerre Barclay de Tolly, qui commandait en chef. Leur armée était de cent soixante mille hommes. Au sud de Grodno, Bagration, avec cinquante mille hommes, était prêt à déboucher sur le flanc des colonnes à leur passage du Niémen.

Au nord de Kowno se tenait Wittgenstein avec vingt-six mille hommes.

Dans la Volhinie se rassemblait une autre armée de cinquante mille hommes : elle était confiée à Tormasof, jusqu'à ce que la ratification du traité de Bucharest permit à Tchitchakof de le rejoindre avec l'armée de Moldavie.

Dans les places de Riga et Dunabourg étaient renfermés quarante mille hommes de garnison ; enfin, près de Drissa, en avant de la Dwina, s'élevait un vaste camp retranché.

Toutes ces forces qui se montaient ensemble à trois cent soixante mille hommes, étaient appuyées de nuées de Cosaques irréguliers.

Pour les combattre, la grande armée s'avancait non moins formidable.

On avait levé cinq cent mille hommes. Déduction faite des réserves qui s'échelonnèrent sur la Vistule, l'Oder et l'Elbe, et du déficit ordinaire, trois cent vingt-cinq mille neuf cents hommes, dont cent cinquante-cinq mille quatre cents Français, traînant neuf cents quatre-

vingt-quatre bouches à feu et d'innombrables convois, parvinrent au Niémen.

L'armée était, outre la garde, divisée en treize corps, la plupart commandés par les rois de la famille impériale, et par les maréchaux auxquels la victoire avait donné des principautés.

L'Autriche, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, Naples, le royaume d'Italie, l'Illyrie, la Pologne, la confédération du Rhin, la Suisse, enfin l'empire français, qui comprenait alors Rome, la Toscane, Hambourg et la Hollande, avaient fourni leur part de combattants. C'était, moins l'Angleterre, toute l'Europe civilisée qui s'avançait contre l'Europe barbare.

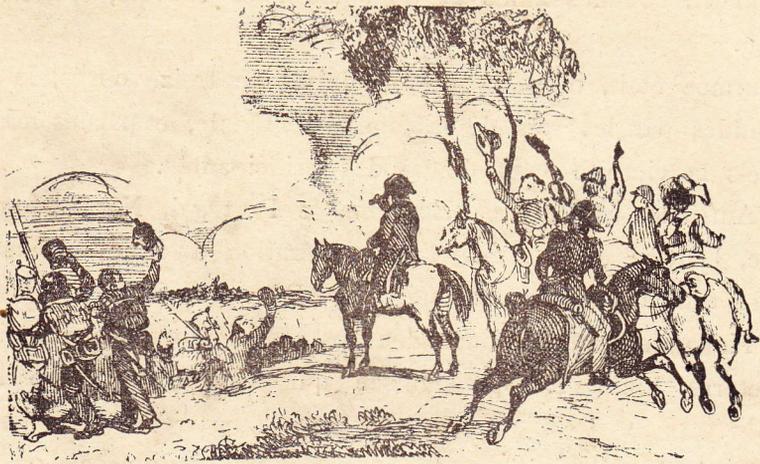
D'après les dispositions que nous avons indiquées, on pouvait s'attendre à rencontrer les Russes, d'abord au passage du Niémen, ensuite à Wilna.

Mais Napoléon, avec son coup-d'œil exercé, avait reconnu les vices de leur position. Il s'agissait d'une marche rapide sur Wilna pour séparer Bagration de l'armée principale, le cerner et peut-être l'anéantir : une victoire à Wilna ferait le reste. L'Empereur divisa en conséquence son armée en cinq colonnes. A droite, Schwartzemberg, avec ses trente mille Autrichiens sortant de la Galicie, contiendra Tormasof ; le roi de Westphalie, avec quatre-vingt mille hommes, occupera Bagration vers Grodno ; Eugène, avec cinquante mille hommes, se jettera entre Barclay et Cagation ; Macdonald, à l'extrême-gauche, débouchera de Tilsitt et débordera Wittgenstein ; Napoléon prenant le commandement du centre, composé des corps de Davoust, Ney, Oudinot et Murat avec la garde, se précipitera vers Wilna et renversera son ennemi du premier choc.

Cependant l'ennemi, attendu sur le Niémen, ne parut pas : Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monta à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe, sans se déguiser, comme on l'a dit faussement, mais en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière, que, cinq mois après, il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité.

Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout-à-coup, et le précipita sur le sable. Une voix s'écria :

— Ceci est d'un mauvais présage ; un Romain reculerait !



On ignore si ce fut lui ou quelqu'un de sa suite, qui prononça ces mots.

Sa reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant, trois ponts fussent jetés sur le fleuve près du village de Poniémen ; puis il se retira dans son quartier, où il passa toute sa journée, tantôt dans sa tente, dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut revenue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Étonnés, ils abordent, et descendent sans obstacle sur la rive russe. Là, ils trouvent la paix ; c'est de leur côté qu'est la guerre : tout est calme sur cette terre étrangère, qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant un simple officier de Cosaques, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix, et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont.

— Français, lui répondirent-ils.

— Que voulez-vous, reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie ?

Un sapeur lui répliqua brusquement :

— Vous faire la guerre ! prendre Wilna ! délivrer la Pologne !

Et le Cosaque se retire ; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois soldats, français, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS